

LA GRAVITE DES CONS

Olivier de Kersauson

Rendez-vous avec Olivier de Kersauson : « Je me méfie de la gravité des cons... J'ai été ruiné plusieurs fois, j'ai été escroqué, j'ai failli mourir, mais je m'en fous, c'est commun."

Le marin le plus populaire de France a publié « Avant que la mémoire s'efface, quelques propos maritimes », un nouveau livre cinglant et désenchanté.

L'un des personnages centraux de ce livre d'Olivier de Kersauson est le compagnon, pour le meilleur et pour le pire, de tout marin : le vent. Notre marin national entretient avec lui une relation si charnelle qu'elle transparaît dans ces pages. Le vent y souffle, tantôt comme une brise légère tantôt comme une bourrasque décoiffante, à l'image de son auteur. Le colosse Kersauson fait corps avec le vent. Il a appris à le sentir, à l'écouter.

« Le vent est quelque chose de culturellement oublié. J'ai fouillé des archives maritimes pour ce livre, et j'ai été étonné de constater qu'on en parlait peu. Alors qu'une course en mer est toujours dépendante d'une succession d'événements météorologiques. Quel était l'état de la météo du temps de Magellan ? Difficile à savoir, puisque malheureusement la paléo-météorologie n'existe pas ». Cette ultra-sensibilité au vent lui vient de l'enfance, évidemment.

« Le vent, dans l'éducation bretonne, c'est quelque chose de présent, dit Olivier de Kersauson. Quand tu es petit, tu penses que le vent charrie des choses mystérieuses... » Et il ajoute, en prenant un air faussement sentencieux (ça lui arrive souvent) : « Il n'y a pas de vent favorable pour les gens qui ne savent pas où ils vont. C'est du Confucius. Pour ta culture... » Merci, maître.

Les vents favorables l'ont poussé, et nous avec, à la brasserie d'un palace parisien où Olivier de Kersauson a posé quelques jours son sac de voyage. À partir de cette base chic, le populaire navigateur cabote en eaux douces pour hisser les voiles de son livre, Avant que la mémoire s'efface, quelques propos maritimes (Le Cherche Midi). Une de Paris Match, 20 heures de Laurent Delahousse sur France 2, Pascal Praud sur C News, retour dans Les Grosses têtes de Laurent Ruquier sur RTL... « Je bosse », grommelle Kersauson.

L'homme reste « un bon client » médiatique, recherché pour ses reparties cinglantes, décapantes, qui foudroient les uns et enchantent les autres. Gare à ceux qui n'ont pas su lire la subtilité, le raffinement et la générosité derrière la voracité et les manières parfois brutales de ce Falstaff français. Kersauson a les yeux qui rient, c'est sa force, son arme. Évidemment, si on le lui dit, il bougonne. Mais il répond. Toujours. Ça fait partie du respect.

« Une arme, l'humour ? Non, cela appartient à ma vie, c'est ainsi. Je me souviens du jour où j'ai découvert l'humour. Je n'avais pas dix ans, on avait apporté sur la table à la maison un bon plat familial comme on en cuisinait après-guerre avec une sauce blanche qui glougloutait. Toute la famille se marrait, et je ne comprenais pas pourquoi. Ce jour-là, j'ai appris qu'un même événement pouvait amener soit à sourire soit à divaguer. Depuis, je me méfie de la gravité des cons. »

Et l'homme cultive le sens de la formule comme d'autres élèvent des roses piquantes. « Le sens de la formule, c'est important, car cela veut dire que tu es capable de synthétiser la pensée. C'est le fruit d'une part d'éducation, d'une autre acquise par osmose avec des semblables, et d'une troisième que tu te crées par toi-même ».

La dérision, une désinvolture ? Voyons donc : une pudeur, oui. « La dérision permet le plus souvent de cacher des faiblesses », dit-il. Les épreuves, il n'aime pas en parler, évoquant simplement au micro de Pascal Praud le cancer du poumon qu'il a combattu, précisant : « Je suis guéri. » L'octogénaire se maintient en forme en suivant une discipline de fer : réveil aux aurores, une heure quinze d'haltères et deux heures de marche contemplative dans la mer à Tahiti, où il vit depuis quatorze ans, aux côtés de sa charmante épouse polynésienne, Sandra, dont il montre la photo sur son smartphone. Tahiti qu'il a découvert pour la première fois en février 1968, avec Éric Tabarly, après avoir gagné Sydney-Hobart. « Mais je ne voulais pas rester : j'avais peur de devenir un Blanc tropical, se souvient-il. Je voulais continuer ma vie d'aventures. »

Aujourd'hui, assure-t-il : « Je n'ai aucune vie sociale. » On écarquille les yeux. « Je suis un vrai barbare », enchérit-il. Puis, aussitôt, mezzo voce : « Je ne regarde que ce qui est beau et je m'amuse. L'honneur d'un homme, c'est de faire ce qu'il peut. Je fais ce que je peux. »

Cet homme qui aime les horizons vastes, sur mer ou sur terre, qui a fait plusieurs fois le tour du monde, et celui de l'âme humaine, explorations dont il parle avec une poésie désenchantée dans son livre, se comporte de plain-pied, aussi bien avec les puissants que les humbles – c'est son côté aristo breton, un tel nom « ça oblige ». À condition qu'on ne le chatouille pas. Avant l'aube, Olivier de Kersauson ne demande qu'une chose : continuer à pouvoir jouir de la vie.

« Je n'ai pas de besoins, que des plaisirs », lâche-t-il, engloutissant un morceau de camembert – « le roi des fromages » – et d'un verre de bourgogne Chambolle-Musigny 2016. « J'ai été ruiné plusieurs fois, j'ai été escroqué, j'ai failli mourir, mais je m'en fous, c'est commun. J'ai vécu libre très longtemps, j'ai vécu pauvre, mais ça n'humiliait personne, ça ne chagrinait personne. Depuis vingt-cinq à trente ans, j'ai un sens aigu du bonheur. Je suis profondément conscient du merveilleux qui m'entoure. Je ne me suis pas fabriqué de chaînes. Je ne suis pas loin de l'imbécile heureux... »

Il prend une mine de ravi de la crèche, et il pouffe. Puis reprend, avec cette fois un air de gratitude : « J'ai eu l'occasion de fréquenter des cadors. » Il parle de Jean Castel et d'Eddy Barclay, « des metteurs en scène de la vie ». Et il poursuit : « Le don de l'autre m'a toujours intéressé, je suis admiratif des capacités de chacun », assure-t-il.

C'est un homme qui avance, bringuebalant, sur le fil tendu de la vie, entre vitalité gargantuesque et solitude misanthropique. Un homme qui a l'air plus inquiet qu'il ne donne à voir, en fait. « Quand on passe du temps seul, on se connaît bien, on est sans illusion sur soi, dit Olivier de Kersauson dans son opus. Mais c'est très utile parce que quand on est sans illusions sur soi, on sait très vite à qui on a affaire quand on rencontre les autres puisqu'on est sans illusions sur eux aussi. La plupart du temps, si les gens ont des illusions sur les autres, c'est qu'ils en ont sur eux. »

On le relance : n'a-t-il vraiment aucune illusion sur la nature humaine ? Il rétorque : « J'en suis de la nature humaine, il y a donc une certaine solidarité. Mais tous les gens qui m'entourent ont comme moi en eux du merveilleux et du sordide. Si l'on croise quelqu'un avec des béquilles, on peut percevoir son épreuve. Mais que vivent tous ceux que l'on croise et qui ont l'air bien portants ? On ne sait rien des chagrins et des bonheurs des autres. La vie serait plus simple si chacun portait sur sa poitrine un badge avec l'heure de sa mort... »

Le regard frise encore, mais il toise notre monde avec la nostalgie d'une époque révolue, celle des capitaines courageux et des gens d'honneur, des temps engloutis comme dans Aguirre, la colère de Dieu, de Werner Herzog, dont il garde dans la pupille la dernière image et le visage de Klaus Kinski, qu'il a bien connu, « un type qui existait tellement qu'il était obligé de jouer sa vie comme un rôle ».

Et il ajoute, dans une fulgurance kersausienne : « J'ai une telle impression profonde de n'être rien que tout individu que je prends en suspicion de croire qu'il est quelque chose me paraît ridicule. » Rideau.

LE POINT par Jérôme Cordelier.